

L' époux républicain : drame
patriotique en deux actes et
en prose ([Reprod.]) / par
Pompigny

Pompigny, Maurin de (17..-18..). Auteur du texte. L' époux républicain : drame patriotique en deux actes et en prose ([Reprod.]) / par Pompigny. 1793-1794.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

L'ÉPOUX
RÉPUBLICAIN,
DRAME PATRIOTIQUE,
EN DEUX ACTES ET EN PROSE:

PAR POMPIGNY.

*Représenté pour la première fois à Paris, sur le
Théâtre de la Cité, Variétés, le 20 Pluviose,
seconde année de la République Française, une
& indivisible.*

Prix, trente sols.

L'homme de bien n'a pas besoin d'exemple pour faire son devoir; il ne
consulte que son cœur.

Acte II, Scène XX.

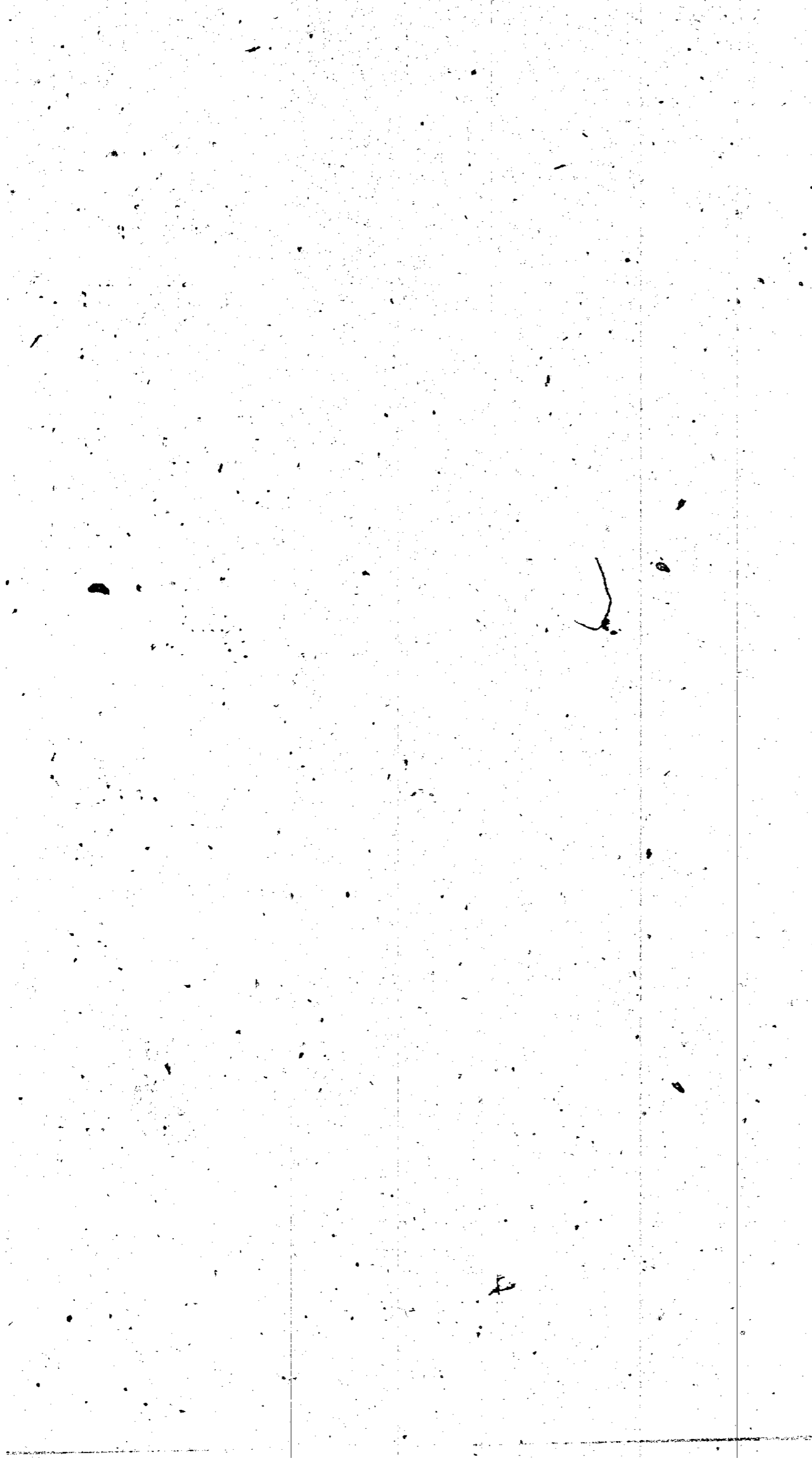


A PARIS,

De l'imprimerie de CAILLEAU, rue Gallande,
N.° 50. 1794, vieux style.

L'an second de la République Française.

YTh
6101



LIBERTÉ, ÉGALITÉ.

A LA SECTION
DE L'INDIVISIBILITÉ.

MES FRÈRES,

QUELQUES Auteurs se sont jadis déshonorés en mendiant dans une Dédicace rampante, une ~~présentation~~ *protection* imaginaire, qu'une vanité ridicule feignait de leur accorder.

La Liberté a fait disparaître pour toujours

Ces Protégés si bas, des Protecteurs si bêtes!

Ainsi c'est en vrai Patriote que je vous fais hommage de MON ÉPOUX RÉPUBLICAIN, & je le dois, puisque c'est au milieu de vous, dans votre sein, que j'ai puisé les traits de patriotisme qui caractérisent ce Héros de la Liberté.

Le germe de ces sentimens était inné dans mon cœur; mais c'est par vos leçons & par votre exemple que j'ai appris à le développer. Recevez donc ce faible tribut de ma reconnaissance; il n'a de prix que par l'intention & le zèle qui me l'ont dicté.

Salut & fraternité.

POMPIGNY, Citoyen
Soldat de la Section de
l'Indivisibilité.

AUX AMIS DE LA VÉRITÉ,

FRATERNITÉ.

DANS tous mes Ouvrages, j'ai toujours mis la vertu en opposition avec le vice pour la faire triompher : j'en pourrais citer pour garants, *l'Artisan Philosophe*, *l'Épreuve Raisonnable*, *Bayard*, *le Père comme il y en a peu*, & même *les Ramonneurs*. (*) Car, si mon *Barogo* a obtenu de grands suffrages, c'est moins à cause de son langage original & la singularité de sa bigaïure, que par son caractère d'honnête homme jovial, personnage tout-à-la-fois probe & gai ; c'était un vrai Sans-Culotte que je présentais d'avance à mes Concitoyens.

Dans *L'ÉPOUX RÉPUBLICAIN*, j'ai voulu peindre un vrai Patriote à l'épreuve ; & la couleur de rose ne convenait point à ce tableau. Lorsque ce sujet se présenta à mon esprit, j'avoue que je fus effrayé des difficultés qui me menaçaient, mais je consultai mon cœur, & j'y trouvai des forces qui ranimèrent mon courage. L'effet m'a prouvé que lorsqu'on plaide la cause de la Liberté devant des Français, on ne peut manquer de réussir.

Le Rédacteur de la *Feuille du Salut Public* m'a fait (avec autant d'honnêteté que de franchise) le

(*) Toutes ces Comédies se trouvent chez Cailleau, Imprimeur, rue Galande, n.º 50.

reproche d'avoir laissé glisser de ma mémoire des vers de réminiscence.

Il a raison : ce beau vers , qui doit être gravé dans l'esprit & dans le cœur de tout bon Républicain ; ce vers de Voltaire dans *l'Orphelin de la Chine*.

« Nous naissons Citoyens avant que d'être Pères. »

Je l'ai mis dans ma Pièce , non-seulement par réminiscence , mais par un motif décidé , comme citation sentencieuse : quant à quelques tirades où se rencontre la mesure d'un vers , je répondrai qu'ayant fait jusqu'à ce jour huit ou dix mille vers , dont j'ai eu le courage de brûler plus des trois quarts ; il n'est pas étonnant qu'il m'en échappe quelques-uns de tems-en-tems ; tel est celui-ci. » C'est toi , Franklin , c'est toi qui me donne la mort.

Je sçais la fable du *Geai* , & j'ai trop de bon sens pour m'exposer à jouer ce personnage ; je ne puis assez louer le zèle fraternel des Artistes , dont les talens ont embelli mon Ouvrage ; ma reconnaissance seule peut l'égaliser : cependant je m'y attendais ; car j'étais assuré de leur vrai Republicanisme.



PERSONNAGES. ACTEURS.

Les Citoyens.

FRANKLIN, Serrurier, retiré du Commerce.	Varenes.
FERVIDOR, fils aîné de Franklin.	S. t Clair.
FLORÉAL, second fils de Franklin.	Vallienne.
GERMINAL, ami des deux frères.	Lafite.
BRUMAIRE, ci-devant Chanoine.	Roseval.
ROMARIN, homme de confiance de Franklin.	Duval.
VENDÉMAIRE, Commissaire de Section.	Lemaire.
	Les Cit.
MÉLISSE, ci-devant Prieure, femme de Franklin.	Germain.
ROSALIE, ci-devant Religieuse, amante de Floréal.	S. t Clair.
HYACINTE, femme de Romarin.	Lacaille.
Quatre GENDARMES.	

La Scène est à Paris, dans la Maison de Franklin.

Je, soussigné, déclare avoir cédé au Citoyen Cailleau, les droits d'imprimer & de vendre, L'ÉPOUX RÉPUBLICAIN, DRAME PATRIOTIQUE, EN DEUX ACTES ET EN PROSE, sans préjudice de mes droits d'Auteur que je me réserve selon l'article de la loi, sur les Théâtres auxquels je donnerai le droit de la représenter, A Paris, ce duodi 2 pluviôse. l'an second de la République.

POMPIGNY.



L'ÉPOUX
RÉPUBLICAIN,
DRAME PATRIOTIQUE,

Le Théâtre représente une Salle simple, avec deux Cabinets, l'un à droite, l'autre à gauche, des fauteuils & un secrétaire sur le Théâtre, une porte dans le fond.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

HYACINTHE seule, un papier à la main.

VOICI mon Mémoire en bon état : il faut que je le fasse approuver par Mélisse ; mais comment lui parler ? Quand elle est avec Brumaire, il n'est pas possible d'en approcher. C'est singulier pourtant qu'un bon Patriote, un franc Républicain, comme le Citoyen Franklin, se soit coiffé d'une Religieuse & d'un Chanoine ! il est vrai que Mélisse est encore fraîche, jolie... Et Franklin n'est pas vieux ; car qu'est-ce que quarante-cinq ans, quand

8 L'EPOUX REPUBLICAIN,

on a toujours été sage comme lui? je l'ai entendu cent fois nous dire qu'il ne pouvait pas souffrir les gens d'église... Eh! avait-il tort? ma foi non; l'orgueil, la gourmandise; la médifance & la paresse; voilà qu'elles étaient leurs occupations; & à présent donc? c'est bien pis; depuis qu'on leur a rogné les ongles... Eh! c'est mon mari.

S C E N E II.

HYACINTE, ROMARIN.

ROMARIN.

JE me suis dépêché de te rejoindre pour apprendre la fin de cette aventure: elle me paraît tellement incroyable...

HYACINTE.

Et qui te force à la croire?

ROMARIN.

Tout m'oblige du moins à connaître la vérité. Songe donc que le repos, le bonheur, la vie peut être du meilleur Citoyen en dépend. Il y a vingt ans que je fers, ou plutôt que je suis l'homme de confiance de Franklin; & je n'ai jamais connu de maître, il m'a toujours traité comme un ami, & je serai le sien jusqu'à la mort. Depuis que tu m'as parlé, je suis dans une inquiétude...

HYACINTE.

Ah! que je me veux de mal de n'avoir pu me taire.

ROMARIN.

Se taire est quelquefois un crime; rien n'est indifférent dans une République, un seul mot peut donner la clef d'une grande conspiration & sauver la Patrie. Ecoute-moi, ma chère Hyacinte; depuis quatre ans que nous sommes mariés, t'ai-je jamais donné le moindre chagrin? ai-je eu quelque secret pour toi?

HYACINTE.

Eh mais, ni moi non plus; tu le sçais bien.

ROMARIN.

Pourquoi donc commencer aujourd'hui à nous défier l'un de l'autre ? crois-tu que je veuille te causer des peines ? ah ! c'est pour t'en épargner peut-être que je desire être mieux instruit. Acheve donc de m'éclaircir, & compte sur ma prudence. Tu me disais donc que le Citoyen Brumaire que nous croyons tous l'ami de la maison...

HYACINTE *avec mystere.*

Il ne l'est que de la femme.

ROMARIN.

De la femme de qui ? de Franklin ? de Mélisse ?

HYACINTE.

De qui donc ? & oui de Mélisse.

ROMARIN.

Cela n'est pas possible ; il a demandé Angélique en mariage.

HYACINTE.

Pour mieux cacher son jeu , ou bien toucher la dot , & puis zeste , partir avec la femme de Franklin : ils comptent bien que je serai du voyage ; le passe-port doit être pour quatre personnes , Brumaire , Floréal , Mélisse & moi.

ROMARIN.

Floréal ! le jeune fils entre dans cet infâme complot ?

HYACINTE.

Eh oui , sans doute tu sçais bien qu'il a toujours voulu trancher du petit seigneur ? dès qu'il l'a pu , il a pour ainsi dire forcé son père à lui donner son bien qu'il a mangé en moins de deux ans ; il doit de tous les côtés...

ROMARIN.

Il a paru cependant revenu de ses erreurs , ses chefs se louent de son zèle ; il a donné des preuves de courage & de patriotisme , il s'est raccommodé avec son père.

HYACINTE.

C'est un petit libertin , d'une finesse , d'une ruse !...

R O M A R I N.

Mais, pourquoi partir avec sa belle-mère ? où vont-ils ? quel est leur projet ?

H Y A C I N T E.

Je n'en sçais pas d'avantage : mais il est certain que Brumaire est un Patelin bien adroit !

R O M A R I N.

Et tu as consenti à les suivre ?

H Y A C I N T E.

Moi ? oh ben oui , je quitterais comme cela mon mari , mon ménage , ma patrie ? allons donc ! mais il fallait bien les écouter & dire comme eux ; sans cela que sçais-je ? ils auraient peut-être été capable de me jouer un mauvais tour ; & puis , que risque-t-on de promettre ; n'est-il pas toujours à tems de...

R O M A R I N.

Non pas toujours : & je loue le ciel de l'avoir forcée à rompre le silence ; car demain , ce soir peut-être il n'aurait plus été tems...

H Y A C I N T E *effrayée.*

Comment donc ?

R O M A R I N.

Si tu eusses continué à garder le silence & que leur projet eût été découvert , on t'aurait arrêtée comme complice , & la même peine les attend..

H Y A C I N T E *effrayée.*

Oh ça ne badine pas au moins ; tu me fais trembler !

R O M A R I N.

Calmes-toi ; il suffit que tu m'en aies fait la confidence, mais qu'ils ne sçachent pas que je suis instruit.

H Y A C I N T E.

Oh ! je n'ai garde : car Mélisse m'avait bien défendu de t'en parler , en m'assurant d'une fortune..

R O M A R I N.

Et elle a cru que tu pourrais m'en faire un mystère ! mais je n'en suis pas surpris ; accoutumés à juger des autres d'après eux-mêmes , les scélérats ne doutent jamais de trouver des complices. Ecoutes-moi ; Franklin va bien-

DRAME PATRIOTIQUE. II

tôt rentrer; retourne auprès de sa femme, écoute tout, sans rien dire, & tu viendras me rendre compte, va, ma bonne amie, va; ce que tu m'as dit me cause bien de la peine; mais tu m'as fait un grand plaisir de me l'apprendre.

SCENE III.

ROMARIN, *seul.*

JE suis épouvanté d'un pareil complot: ô mon vénérable ami! mon bienfaiteur! que tu es loin de soupçonner tant de scélératesse! Ce cher homme marche tranquillement au bord des précipices; il ne faut qu'un instant pour l'y précipiter; mais usons de prudence, & tâchons d'adoucir les coups que je suis obligé de lui porter. Allons voir... (*Il veut sortir, mais la voix qu'il entend le retient.*)

SCENE IV.

FERVIDOR, ROMARIN, HYACINTE.

FERVIDOR, *derrière le théâtre.*

IL n'y est pas? j'en suis fâché; mais je ne puis attendre.

ROMARIN.

Me trompé-je?

FERVIDOR, *toujours derrière le théâtre.*

Au revoir, ma chère Hyacinte.

ROMARIN.

Non; c'est la voix du fils aîné, de Fervidor. Par quel hasard?... (*Fervidor paraît.*) C'est lui-même!



S C E N E V.

FERVIDOR, ROMARIN.

FERVIDOR, *en entrant.*

J'ESPÉRAIS cependant... (*Il voit Romarin.*) C'est toi, mon bon ami, mon vieux camarade ? embrasse-moi ; c'est de tout mon cœur. Où est mon père ?

ROMARIN.

Il est absent, mais il passera sûrement par ici, avant de se rendre au Comité dont il est Président.

FERVIDOR.

On ne pouvait faire un meilleur choix : ce bon, ce digne père ! qu'il me tarde de l'embrasser ! qu'il doit être content ! n'est il pas vrai ?

ROMARIN.

De quoi donc ?

FERVIDOR *surpris.*

De quoi ? est-ce qu'il ne sçait pas ?... Vous ne lisez donc pas les journaux ?

ROMARIN.

Pardonnez-moi : le bulletin de la Convention...

FERVIDOR *vivement.*

Eh bien ? ce jeune volontaire qui a eu le bonheur d'arracher deux officiers des mains de l'ennemi, qui lui a enlevé un drapeau...

ROMARIN, *transporté.*

Ce serait vous ? ce serait toi, mon ami ?

FERVIDOR *vivement, puis se retenant.*

Eh mais... Je... ne dis pas cela ; adieu, mon ami ; au revoir. Je suis obligé de me trouver à sept heures... C'est un devoir bien cher & bien sacré ! Ne dis rien à mon père... Et puisqu'il n'est pas instruit... Que j'aurai de plaisir à le surprendre !... De l'embrasser ! mais ne lui dis rien, je t'en conjure. O comme je suis crotté ! ce n'est pas éton-

nant : je suis venu ventre à terre : eh bien , je vais comme cela à la Convention Nationale , pas d'autre toilette ; c'est celle du soldat , du vrai Républicain. (*Il sort.*)

S C E N E V I.

ROMARIN, *seul.*

BR A V E jeune homme ! quel zèle ! quelle chaleur ! Voilà ce qui s'appelle un vrai Patriote ! non , je n'en doute pas ; c'est lui qui a fait ce trait de bravoure ; comme le ciel est juste ! comme il s'apprête d'avance à récompenser la vertu ! me voilà un peu soulagé : mais que je suis fâché de ne pouvoir féliciter son père le premier ! quel plaisir j'aurais !... Non , il serait cruel à moi de priver son fils d'une si douce satisfaction. J'entends du bruit.... Ah ! c'est Mélisse & son protégé.

S C E N E V I I.

MÉLISSE, BRUMAIRE, ROMARIN.

(*Mélisse a le ton des ci-devant, fier & dédaigneux.*)

M É L I S S E à Romarin.

M O N mari n'est pas encore de retour : est-ce qu'il serait déjà à la Section ?

R O M A R I N.

Comme l'Assemblée ne commence qu'à six heures , il doit....

M É L I S S E , *l'interrompant.*

Il avait bien besoin d'accepter la place de Président ; c'est un martyr perpétuel ; il faudrait des poulmons de fer pour y suffire : je ne suis allée qu'une fois là , & j'en ai eu la migraine pendant trois semaines.

ROMARIN brusquement.

La Citoyenne n'a-t-elle rien à me dire de plus?

MÉLISSE appuyant.

Non, Citoyen : ah ! pardonnez-moi ; dites à votre femme qu'il y aura du monde à souper , & qu'on servira à dix heures précises. (Romarin , en sortant , fait un geste significatif.)

SCÈNE VIII.

MÉLISSE, BRUMAIRE.

MÉLISSE.

EH mais , je crois que le Citoyen Romarin a de l'humeur ?

BRUMAIRE.

Est-ce de Jean que vous voulez parler ?

MÉLISSE.

Fi donc, Jean ; le Citoyen a trouvé que ce nom ne convenait pas à un galant homme , & il a été charmé de l'échanger pour celui de Romarin : mon très-cher époux a fait de même , & je suis actuellement la Citoyenne Franklin.

BRUMAIRE.

Affaire de convention : n'ai-je pas pris le nom de Brumaire ?..

MÉLISSE.

Ah, que je suis excédée de tout ceci !

BRUMAIRE.

Je ne puis concevoir comment vous avez pu vous résoudre à épouser ce M. Leroi... (Se reprenant.) Ah ! Franklin, j'ai voulu dire..

MÉLISSE.

Est-ce que vous ne sçavez pas comment la chose s'est faite ?

BRUMAIRE.

Non, en vérité.

J'étais orpheline (entre nous soit dit) fille naturelle, d'une des plus illustres familles : vous concevez bien que je fus obligée de prendre le voile. Je venais à peine d'être nommée Prieure lorsque le malheureux décret tomba comme un coup de foudre sur les Maisons Religieuses, Que devenir ? mes parens étaient éloignés, & ne pouvant que me plaindre, je fus donc contrainte de céder à la nécessité.

Cet homme-ci, excédé des criaileries de sa défunte, avait été obligé de laisser végéter sa fille dans le Monastère dont j'étais Supérieure, cela m'avait donné l'occasion de le voir quelquefois. J'eus le suprême bonheur de lui plaire, & lorsque nous fûmes forcées de quitter nos saints asyles, je fus trop heureuse de trouver chez lui un abri contre les persécutions ; sa fille m'y servit de passe-port, & sollicitée par le père, la fille & toute la famille ; je consentis à devenir la chaste moitié d'un Sans-Culotte.

B R U M A I R E.

Heureusement, vous n'avez pas long-tems à gémir d'un si triste esclavage. J'ai les meilleurs nouvelles du monde à vous apprendre. Je sors de chez le Ministre ; mon frère est parti pour son commandement, ville frontière, & une des plus fortes clefs du nord : je me suis fait donner une commission particulière pour cette contrée : le bataillon du jeune Franklin, de Floréal y fera en garnison, & j'espère qu'en agissant de concert, nous pourrons servir utilement les Puissances ; au surplus, avec les fortes sommes que les bonnes ames nous ont confiées, les cent mille écus que nous attendons de là-bas, il n'est point de pays au monde où nous puissions faire une figure digne de notre naissance ; mais pouvons-nous bien compter sur le jeune homme ?

M É L I S S E.

Sur Floréal ? à présent je vous en répons ; j'ai trouvé le secret d'étouffer les remords patriotiques, à l'aspect des richesses que contient ma cassette. Je l'ai vu s'émou-

voir, & comme il brûle de rejoindre sa petite Religieuse, je crains seulement qu'il ne commette quelque indiscretion avec son ami.

BRUMAIRE.

Qui, Germinal? l'amoureux de la fille de Franklin, d'Angélique?

MÉLISSE.

Oui, de votre prétendue.

BRUMAIRE.

Eh mais, le vrai moyen de nous en rassurer, est de lui céder cette conquête; m'en croyez-vous jaloux?

MÉLISSE.

Je ne le pense pas; au surplus puisque nous sommes seuls, il faut que je vous fasse part à mon tour des nouvelles que j'ai reçues: mon frère est, comme vous sçavez, l'intime de Calonne; il me marque que je recevrai incessamment les cent mille écus en question, & il ajoute que ma famille me reverra avec joie dans son sein. Quant à mon mariage, vous comprenez bien que des liens formés dans les circonstances actuelles, sont nuls de plein droit? A votre égard, vous n'avez point à regretter votre canonicat; vous êtes inscrit sur la feuille de bénéfice pour le quatrième Archevêché; ainsi vous voyez, (*le saluant*) Monseigneur, qu'on ne vous a pas perdu de vue.

BRUMAIRE.

Je n'attendais pas moins de votre zèle & de mon empressement à le seconder; mais il est tems de mettre nos projets à exécution; car je serai sans cesse sur les épines jusqu'à ce que nous soyons éloignés. Vous sçavez que la vigilance des Comités devient plus active de jour en jour; Franklin me paraît même un peu refroidi à mon égard; j'avais subjugué son esprit par les élans outrés de mon feint patriotisme; mais depuis la sévérité dont on use envers les Ministres du Seigneur, on dirait qu'il craint d'être compromis en me recevant chez lui; dépêchons-nous donc: ~~une~~ dénonciation est bientôt faite, & l'on se trouve incarcéré sans avoir eu le tems de se reconnaître. Vous conviendrez que cela n'est pas amusant.

MÉLISSE.

MÉLISSE.

Comment donc; cela crie vengeance : on se voit confondu avec des gens....

BRUMAIRE.

Paix, j'entends du bruit.

MÉLISSE.

C'est Floréal,...Et... Le ciel soit béni! c'est la chère sœur Rosalie.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS; ROSALIE, FLORÉAL.

MÉLISSE à Rosalie.

EMBRASSEZ-MOI, ma bonne amie; que j'ai de plaisir à vous revoir!

ROSALIE.

Vous m'avez donc reconnue?

MÉLISSE *vivement.*

Et sans peine, comme vous voyez; mais comment avez-vous fait pour vous soustraire à la vigilance de nos persécuteurs?

FLORÉAL *lestement.*

Je vais vous conter ça.

ROSALIE à Floréal.

Qu'allez-vous dire?

FLORÉAL.

Ah parbleu, la vérité! (à Méliſſe) vous n'ignorez plus que j'adorais Rosalie lorsqu'elle était encore sous votre sainte tutelle? je fus obligé de partir pour Valenciennes....

MÉLISSE *soufflant.*

Et Rosalie ne tarda pas à disparaître.

FLORÉAL.

Autrefois la démarche aurait paru un peu leste; mais

13 L'ÉPOUX REPUBLICAIN,
vos asyles étant détruits, il fallait bien se gîter quelque
part.

BRUMAIRE.

Et elle se réfugia dans les bras de l'amour.

FLORÉAL.

Justement ; je fus blessé au siège de cette ville, & voilà
ma douce amie devenue hospitalière ; je vous avoue que ce
séjour de douleur devint pour moi le paradis terrestre.
Que les soins de l'amour sont doux ! qu'ils sont puissants !
mais cruel souvenir ! à peine guéri de ma blessure, je fus
renvoyé au vénérable Franklin qui me fit suppléer par
mon très-cher frère : je laisse donc la belle Rosalie à Va-
lanciennes dans les pénibles fonctions de son ministère,
avec la promesse de nous rejoindre au plutôt pour n'être
plus désunis. Sa tendresse compatissante lui avait dicté des
vœux indiscrets que l'amour lui a fait rompre pour en for-
mer de plus réels, puisque je suis le garant de leur durée,
& vous conviendrez que la caution est solide.

MÉLISSE à Rosalie.

Mais, ma bonne amie, puisque vous venez de Valen-
ciennes, vous avez dû voir quelqu'un de ma connaissance
qui....

ROSALIE.

Un de vos parens, à ce qu'il m'a dit ; il m'a même en-
gagé à vous remettre ce paquet. (*Elle tire un paquet de son
sein, qu'elle remet à Méliſſe.*) Et je m'en suis chargée, parce
que c'était le seul moyen d'obtenir ma liberté.

MÉLISSE montrant la porte.

Floréal, veillez....

FLORÉAL y allant.

Bon, bon.

ROSALIE, à part.

Que de mystère ! qu'est-ce que cela signifie ?

FLORÉAL revenant.

Personne absolument.

BRUMAIRE à Méliſſe.

Eh bien ?

MÉLISSE à Brumaire.

C'est ce que je vous ai annoncé, les cent mille écus.

ROSALIE, à part.

O ciel! qu'ai-je fait?

BRUMAIRE, après avoir vu les billets.

C'est à merveille. (*Mélicse veut lui donner les billets; il refuse. en lui disant:*) eh non; c'est pour la cassette. Profitons du moment qui nous reste, & concluons. Il faut partir demain au soir à cinq heures précises.

MÉLISSE.

C'est-à-dire, que j'irai dès le matin à la campagne avec Rosalie; car je crois, toute réflexion faite, qu'il faut ~~partir~~ d'ici la femme de l'homme d'affaires.

BRUMAIRE.

La Citoyenne Romarin? oui, c'est très-bien penser.

MÉLISSE.

Elle compte sur une récompense; mais c'est mon affaire: la maison de campagne est sur la route; vous nous prendrez en passant, &....

FLORÉAL.

Fouette, postillon.

MÉLISSE.

Et le passe-port?

BRUMAIRE.

Soyez tranquille.

FLORÉAL.

Pour moi, je n'en ai pas besoin: mais je vous servirai de courrier; ohé! ohé! ché!

MÉLISSE à Floréal.

Mais, paix donc; (*à Brumaire*) ainsi le passe-port sera....

BRUMAIRE.

Pour trois personnes: pour moi comme envoyé extraordinaire, pour mon épouse.... Pardon si j'usurpe ce titre, & pour la jeune personne.

ROSALIE surprise.

Pour moi?

FLORÉAL.

Eh sans doute ; allons , puisque tout est convenu , il faut nous séparer.

BRUMAIRE.

Quel bruit !

FLORÉAL.

Je crois que c'est mon père.... c'est lui-même.

SCÈNE IX:

LES PRÉCÉDENS ; FRANKLIN , GERMINAL.

FRANKLIN.

AH ! bonjour , Brumaire ; que deviens-tu donc ? on ne te voit plus à la Section ; on commence à s'étonner de ton absence , & même....

BRUMAIRE.

Tu sçais bien que j'ai travaillé ces jours derniers avec le Ministre.

FRANKLIN.

Tu as réussi , sans doute ? tu as ta commission ?

BRUMAIRE.

De ce matin.

FRANKLIN.

Et tu comptes partir ?

BRUMAIRE.

Tout le plutôt possible.

FRANKLIN.

Tant mieux. Nous avons grand besoin de surveillants ; car on dit que les trahisons recommencent ; mais les perfides auront beau faire , il n'abattront jamais l'arbre de la liberté ; le sol est bon , & il a poussé de trop profondes racines pour que la hache de l'Aristocratie puisse y pénétrer..... (*A Mélisse.*) Qu'as-tu donc , ma femme ? tu me parais rêveuse : toutes les fois que je parle de nos affaires , il semble....

MÉLISSE.

De quelles affaires ?

FRANKLIN.

Eh, parbleu ! des seules qui doivent nous intéresser ; du salut, du bonheur de la République ; tu sçais bien que quoique je t'aimasse déjà de tout mon cœur, je ne t'aurais jamais épousée, si tu ne m'avais bien assuré que c'était du fond de ton ame que tu abjurais toutes ces momeries monacales, & que tu regardais comme le plus beau de ta vie, ce jour qui t'avait rendue à la liberté.

MÉLISSE, *avec affectation.*

Et le plus cher à mon cœur fut sans doute celui de notre union.

FRANKLIN.

J'aime à le croire, parce que cette idée fait mon bonheur : mais je voudrais que tu pusses te défaire de cet air de dignité qui ressemble encore un peu à la morgue aristocratique ; tiens, ma femme, on peut croire à la sincérité du cœur, quoique les façons soient brusques & grossières : mais on doute toujours de sa franchise, quand les manières ne le sont pas.... Eh quoi ! tu boudes ?

MÉLISSE.

Point du tout : mais je pense que notre sexe doit observer une certaine décence dont on ne peut rien conclure contre notre sincérité.

FRANKLIN.

Elle n'a pas tout-à-fait tort : allons, touche-là, ma bonne amie ; souviens-toi de ce que je t'ai dit en passant, afin que je ne sois plus obligé de t'en parler. Oh ça, Citoyen Brumaire, j'ai deux mots à te dire ; c'est une affaire qui te concerne particulièrement.

MÉLISSE.

Je crois que nous pouvons nous retirer.

FRANKLIN *appercevant Rosalie.*

Ah ! ah ! quelle est cette jolie Citoyenne ?

MÉLISSE.

C'était une de mes compagnes, une jeune religieuse....

FRANKLIN.

Défroquée ? bon ! bon ! elle est charmante : dites moi, vous-autes, là, en conscience, n'aurait-ce pas été un meurtre de laisser ensevelir tant de charmes ? (*à Rosalie*) n'est-il pas vrai, ma chère enfant, que c'est une belle chose que la liberté ? vous devez plus qu'un autre en sentir tout le prix, puisque vous avez porté le joug de l'esclavage ; il faut vous dépêcher d'être tout-à-fait libre en devenant bientôt épouse & mère ; car une jeune fille est toujours soumise à une espèce de gêne ; mais une femme jouit du bonheur de l'égalité qu'elle partage avec son époux, & ses enfans ne naissent que pour assurer un jour, par leur courage, le maintien de sa liberté.

Aussi j'espère bien, qu'avant peu, nous aurons un bon décret, qui proscriera le célibat ; oui, ma petite, il faudra te marier, il faudra te marier ; cela te fait rire ? tu as raison ; car c'est une fort bonne chose que le mariage.

MÉLISSÉ.

Quand il est dans ses folies, il n'en finit plus ; venez, Rosalie, suivez-moi.

FRANKLIN gaiement.

Ah ! voilà la révérendissime supérieure qui se croit encore au milieu de ses béguines : (*à Rosalie*) adieu, ma belle enfant, écoutez ses conseils ; mais suivez mes avis ; vous en aurez plus de gloire & plus de plaisir.

(Les femmes sortent.)

FRANKLIN à son fils.

Où vas-tu, toi ?

FLORÉAL à son père.

Je reviens à l'instant ; (*bas, à Germinal*) je t'attendrai chez toi.

GERMINAL *bas, à Floréal.*

C'est bon.



S C E N E X.

FRANKLIN, GERMINAL, BRUMAIRE.

FRANKLIN.

COMME il est émouffilé ! je gage que la petite Religieuse ne lui est pas inconnue ; elle est ma soeur jolice , & à son âge c'est bien naturel. L'amour & gloire sont la devise du soldat.

BRUMAIRE.

En vérité , mon ami , je te porte envie ; tu es d'une gaieté....

FRANKLIN.

C'est que mon ame est pure , & mon esprit sans inquiétude : dès qu'il a été permis de changer de patron , j'ai pris Franklin pour le mien , & j'aime à porter ce nom. Il annonce la franchise de son caractère & la liberté de son pays. Il est vrai qu'il y a bien des gens qui s'étonnent , comme toi , de ma gaieté. Eh pourquoi donc ? est-ce parce que je suis Républicain ? mais qu'est-ce qu'un Républicain ? c'est le défenseur des loix , sans lesquelles nulle société ne peut subsister ; l'ami des mœurs , sans lesquelles l'impudent cinique dépraverait toute société : le protecteur de l'égalité , sans laquelle , les titres usurpés , les grandeurs factices de quelques individus écraseraient le reste de la société. Le vrai Républicain , en un mot , est l'adorateur de la liberté , sans laquelle le pouvoir arbitraire , le despotisme enfin aurait détruit toute société. Or , je te demande si l'homme pénétré de ces grandes vérités , de ces vérités si douces , si consolantes , si l'homme qui est assuré que son voisin , son frère , son ami sont prêts à verser leur sang pour soutenir ses droits , venger son injure , & défendre sa liberté doit être triste & s'affliger ? ne doit-il pas au contraire se réjouir d'avoir dans ses compatriotes au-

tant de sentinelles attentifs à son bonheur, comme il veille lui-même sur leur félicité?

BRUMAIRE.

Tu as raison; mais les autres Nations ne nous envisagent peut-être pas sous ce point de vue.

GERMINAL à Brumaire.

Mais, Citoyen, est ce qu'il est faux ce point de vue?

BRUMAIRE.

Non, sans doute.

GERMINAL avec chaleur.

Eh bien, quand la vérité aura dessillé les yeux des autres Nations, elles penseront comme nous, elles agiront comme nous, & comme nous elles jouiront de la liberté, & ce tems est plus près qu'on ne pense; une partie du globe est encore couverte d'une épaisse nuit, des éclairs sillonnent leur atmosphère, les orages grondent au loin; ils s'approchent, se heurtent, s'enflamment; la foudre éclate, & purge l'air des vapeurs dont il était empoisonné.

La nuit est l'aveuglement stupide dont sont frappées ces Nations; les éclairs sont les traits de lumière qui partent de notre horizon, les orages sont l'indignation secrète, & la fureur concentrée des opprimés, la foudre est l'instant de la révolution & l'aurore de leur liberté.

FRANKLIN.

Bravo, mon camarade.

BRUMAIRE.

Cette image est très-juste, mais ces Nations pourraient répondre: quoi! tant de sang versé?...

FRANKLIN vivement.

Il est impur.

BRUMAIRE.

A la bonne heure, mais...

FRANKLIN brusquement.

Ecoute, & réponds moi. Si un homme, non content de t'avoir volé ton bien, voulait t'obliger à le servir, à ramper sous lui, à être son esclave; le ferais-tu?

BRUMAIRE.

Non, sans doute.

FRANKLIN.

Et si cet homme, peu satisfait de t'avoir saturé d'opprobres & d'ignominies, voulait te faire assassiner, que ferais-tu ?

BRUMAIRE.

Si j'étais le plus faible...

GERMINAL *vivement.*

Vous vous laisseriez égorger peut être ; eh bien ! moi, je le poignarderais. (*A Franklin.*)

Nos ennemis ont été les plus faibles, parce qu'ils étaient des lâches : mais s'ils eussent été les plus forts, crois-tu qu'ils auraient dit : tant de sang versé ! ils auraient crié, répété sans cesse, du sang ! du sang ! encore du sang ! toujours du sang. Nous avons eu du courage & nous avons triomphé. Que nous reste-t-il à faire ? verser le leur jusqu'à la dernière goutte : toujours combattre, nous venger, vaincre ou mourir.

FRANKLIN *frappe sur l'épaule de Germinal.*

Voilà parler en homme libre, en vrai Republicain. (*A Brumaire.*) Revenons à ce que j'avais à te dire ; je te préviens que sans te regarder comme tout-à-fait suspect ; on te soupçonne d'être modéré.

BRUMAIRE.

Tu pourrais croire ?...

FRANKLIN.

Si je le croyais... je ne m'abaisserais pas jusqu'à te le dire ; non, je ne le crois pas, & je te préviens qu'un homme dont le patriotisme n'est pas ardent & pur ne fera jamais mon gendre : cependant je dois t'avouer que ce sont de bons Citoyens, de vrais Sans-Culottes, comme moi, qui ont formé ces soupçons sur ton compte ; & puis que tu n'as rien à te reprocher, viens à la Section avec moi, viens confondre...

BRUMAIRE.

Mon cher Franklin, en toute occasion, je me suis fait un devoir & un plaisir de suivre tes conseils ; mais au-

26 L'ÉPOUX RÉPUBLICAIN,
jourd'hui je croirais nous manquer à tous deux si j'en
faisais usage.

FRANKLIN.

Et pourquoi ?

BRUMAIRE.

Tu veux que j'aie pour ainsi dire au-devant du
suspçon ? La République entière & chaque Section en
particulier sont composées de trois sortes de Citoyens
qui marchent différemment au même but, qui est sans
doute de poursuivre les ennemis de la liberté. Les pre-
miers, remplis d'un zèle toujours renaissant, sont actifs,
veillent sans cesse au salut de la Patrie...

FRANKLIN.

E. voilà comme je suis, comme tout bon Républicain
doit être.

BRUMAIRE.

Mon ami, un enthousiasme sans bornes peut quelque-
fois nous induire en erreur.

FRANKLIN.

Eh ! en ; ne vaut-il pas mieux (dans les circonstances
critiques où nous sommes) qu'une prévoyance salutaire
nous fasse commettre une erreur facile à réparer, que si
par une délicatesse mal entendue, nous laissons échapper
un coupable ; que risque l'innocent ? Le jour de son juge-
ment est un triomphe qu'il partage avec tous ses Conci-
toyens ; mais je te tiens quitte de tes divisions & de tes
raisonnemens ; au but, & réponds-moi positivement.

BRUMAIRE.

C'est très-facile ; j'ai rempli mes devoirs de Citoyen,
j'ai fait mes preuves de civisme, & je suis chargé d'une
commission importante ; la jalousie peut armer contre moi
la médifance & la calomnie, je les méprise ; mais qu'on
ose me dénoncer, je répondrai pour lors, & je confon-
drai mes ennemis.

(Il sort.)

S C E N E X I.

FRANKLIN, GERMINAL.

FRANKLIN.

QU'EN dis-tu, toi?

GERMINAL.

Il a parlé avec une fermeté tranquille qui n'appartient qu'à l'innocence.

FRANKLIN.

Eh, mon ami ! tous ceux qui nous ont trahi tenaient le même langage ; tous ces grands mots ne signifient plus rien : songe donc qu'il a été Prêtre, oui, il a été Prêtre ; point de feu sans fumée, & c'est de bonne part que je tiens ces avis ; n'était-il pas plus simple de venir avec moi à la Section, & de dire : « je suis Brumaire, on m'a » prévenu qu'on avait des soupçons sur mon civisme ; je » demande qu'ils soient éclaircis ; si quelqu'un de vous se » croit en droit de m'accuser, qu'il le fasse ; me voilà prêt » à me justifier. »

Je n'y vois pas d'autre façon, moi : au surplus, il me devait cette satisfaction, puisqu'il se dit mon ami, & que je la desirais de lui : or, puisqu'il s'y refuse, c'est que... C'est qu'il y a quelque chose là-dessous ; & d'après cela il peut compter qu'il ne mettra plus les pieds dans ma maison ; non, il n'y rentrera jamais.



SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS; HYACINTE.

HYACINTE, *une lettre à la main, à Franklin.*

CITOYEN?

FRANKLIN.

Ah! c'est toi, Hyacinte?

HYACINTE.

Voici une lettre que mon mari m'a laissée pour te la remettre.

FRANKLIN.

Est-ce qu'il est parti, ton mari?

HYACINTE.

Oui, Citoyen.

FRANKLIN *surpris.*

Eh mais... elle est de lui cette lettre... lisons.

(Il lit haut.)

« Ne sors pas de chez toi: je vais avertir ton vice-Président de te suppléer à l'Assemblée; j'ai bien des choses à t'apprendre: ne témoigne aucune inquiétude, & ne parles de rien, ni à Brumaire, ni à ta femme, ni à ton fils ».

(Intrigué.)

Qu'est-ce que cela signifie?

HYACINTE *à Franklin.*

A propos, j'oubliais de te dire que ton fils est ici.

FRANKLIN.

Eh parbleu! je le sçais bien; il était là tout-à-l'heure.

HYACINTE *surprise.*

Il était là! qui? Floréal?

FRANKLIN.

Sans doute.

HYACINTE.

Eh non; c'est de l'ainé que je veux parler; de Ferridor.

FRANKLIN, *très-surpris.*

Fervidor!

HYACINTE.

Lui-même. Oh! comme il était bâti! à faire peur.

FRANKLIN *interdit.*

Fervidor, ici!

HYACINTE.

Eh oui, puisque je lui ai parlé; il n'a jamais voulu t'attendre; il n'a fait que paraître une minute, & il a disparu comme un éclair.

FRANKLIN.

Fervidor ici! sans m'en prévenir! sans vouloir me parler! quoi! quitter son poste? deserter ses drapeaux? je tremble... Serait-il capable de manquer à son devoir?

GERMINAL *vivement.*

Non, mon ami, non; j'en répondrais sur ma vie.

FRANKLIN.

Pourquoi donc cette précipitation? ce mystère?... voilà sans doute l'objet de la lettre de Romarin. (*Il déploie la lettre & lit.*)

« Ne témoigne aucune inquiétude... »

Eh! comment veut-il que je sois tranquille? ah! mon ami! le ciel m'a donné deux fils; le plus jeune a fait des extravagances, mais il a versé son sang pour la Patrie, & je lui ai tout pardonné: l'aîné a toujours marché dans le sentier de l'honneur: mais s'il a pu s'en écarter un instant... O ciel! frappe sa tête coupable, n'épargne point mon sang; sauve-moi du malheur de le verser moi-même.

GERMINAL.

Mon ami! mon cher Franklin! c'est ton fils!...

FRANKLIN.

Je le sçais; mais...

« Nous naissons Citoyens avant que d'être Pères.

Oui, Citoyens; tu verras si je mérite de l'être, tu verras si je balance entre mon sang & mon pays.

GERMINAL.

Avant de t'allarmer, attends du moins le retour de Romarin, c'est un homme prudent...

FRANKLIN *emporté.*

Il est bien question de prudence ; songe qu'il n'a point voulu me voir, m'attendre : un fils fuit-il son père quand il n'a rien à se reprocher ? & au moment où je parle quelqu'un l'a déjà vu sans doute ; on sçait déjà qu'il a quitté son poste, déjà peut être je passe pour en être instruit, pour être son complice : cette idée me fait frémir : non, non, il faut...

(*Il veut sortir.*)

GERMINAL *l'arrêtant.*

Où allez-vous ?

FRANKLIN.

Où ? moi-même le dénoncer.

GERMINAL *effrayé.*

Le dénoncer ! & s'il est innocent ?

FRANKLIN *troublé.*

Innocent ?... s'il l'est, il se justifiera sans peine ; s'il est coupable, qu'il périsse.

GERMINAL.

Quoi ?...

FRANKLIN *vivement.*

Rien, rien. (*Ils sortent ensemble.*)

Fin du premier Acte.

A C T E S E C O N D.

S C E N E P R E M I È R E.

R O S A L I E , F L O R É A L.

R O S A L I E.

N O N , Floréal , non , vous ne rejetterez pas les prières d'une infortunée qui a tout sacrifié pour vous prouver son amour.

F L O R É A L *à part.*

Que lui répondre?... (*Haut.*) Ah ! pourquoi?... pourquoi ne pas rester à Valenciennes ? ne vous avais-je pas promis que j'irai vous y rejoindre ?

R O S A L I E.

Quel injuste reproche ! ingrat ! c'est pour vous empêcher de commettre une faute irréparable que je me suis hâtée de vous prévenir. Eh ! dites - moi ; qu'iriez - vous faire parmi les perfides & les insensés qui ont fui loin de leur patrie ? Si vous connaissiez le sort de ces malheureux , la déplorable vie qu'ils traient en tous lieux ; une division cruelle , triste fruit de la misère dont ils sont accablés , règne entre eux ; ils s'accusent les uns les autres des besoins qui les assiègent ; obligés de mendier une faible subsistance , ils arrosent de larmes amères le pain qu'une pitié insultante accorde à leur importunité. Et vous , chéri d'un père , estimé de vos concitoyens , l'espoir de la patrie qui vous compte au nombre de ses enfans , vous qui avez été son défenseur , vous , Français , vous renoncerez à tant de bonheur , à tant de gloire , pour ramper dans l'esclavage , pour fléchir sous le joug des tyrans ?

FLORÉAL, (*à part.*)

Que ne puis-je !... (*haut.*) Ah ! je ne vous connaissais pas encore, Rosalie.

ROSALIE.

Je le vois bien ; mais du moins, vous avez dû rendre justice à mon courage & à ma vertu.

FLORÉAL.

Vous m'avez appris à les respecter, & je les respecterai toujours.

ROSALIE.

Dès qu'un décret, dicté par la nature & la raison, m'eut rendue à la liberté, je bénis le ciel de m'avoir fait rentrer dans la classe des enfans de la patrie ; & vous avez dû connaître par la fermeté que j'ai toujours opposée à vos desirs, que j'avais un caractère constant & réfléchi. Vous voliez à la victoire ou à la mort, & je voulus vous prouver combien vous m'étiez cher en m'associant à vos dangers, comme à votre gloire ; mon exemple fut imité, la loi ne le défendait pas alors. C'est au retour d'une campagne si belle que je comptais vous offrir ma main ; elle est encore à vous, si vous la méritez : mais si vous trahissez mon espoir en vous avilissant vous-même, n'en doutez pas, cette main saura punir le cœur que vous avez trompé par un lâche artifice, sans avoir pu le déshonorer.

FLORÉAL *à part.*

Sa vertu.... Non, je ne puis plus me taire ; il vaut mieux... (*Il veut s'en aller.*) Son courage m'étonne.

ROSALIE *l'arrêtant.*

Vous partez ?

FLORÉAL *troublé.*

Non, ma chère Rosalie ; mais de grace, calmez-vous, calmez-vous, je vous en conjure, &... dans peu, vous aurez ma réponse.

(*Il sort.*)

SCENE II

S C E N E II.

R O S A L I E *seule.*

AH! je la prévois cette réponse: voilà le fruit de ma crédulité; mais dois-je m'en plaindre? Non, j'ai mérité mon sort. La vertu n'est que pour soi, les apparences sont pour les autres. Et c'est sur elles qu'on est d'abord jugé. Mais ne perdons pas tout espoir; un instant a pu l'égarer, un instant peut le rappeler à la vertu. Son père l'aime; que dis-je, son père! Il serait le premier.... Il serait le plus inflexible de ses juges. Et Mélisse?... le monstre! elle le flatte pour le perdre! Dans quel abîme elle l'a précipité! N'importe, ne perdons pas courage; ma raison ne m'a jamais trompée, &... plutôt au ciel que mon cœur en eût toujours écouté la voix! Allons, le temps presse... il faut...

S C E N E III.

R O S A L I E, H Y A C I N T E, R O M A R I N.

R O M A R I N *parlant à Hyacinthe.*

QUOI? Franklin est parti! Il ne t'a rien dit? Il est parti!

H Y A C I N T E.

Comme un furieux.

R O M A R I N *à Rosalie.*

Ah! pardon, Citoyenne, je ne te voyais pas; qui demandes-tu?

H Y A C I N T E *à Romarin.*

Bon! c'est cette amie de Mélisse dont je t'ai parlé.

R O M A R I N *fronçant le sourcil.*

Son amie!

C

R O S A L I E.

Faites enforte , je vous prie , que je puisse entretenir
le Citoyen Franklin à l'insçu de son épouse.

R O M A R I N.

Il n'est pas ici ; mais... quel bruit ?

R O S A L I E.

J'attendrai.

R O M A R I N.

Où ? ici ?

R O S A L I E.

Non ; je craindrais que Mélisse....

F R A N K L I N , *dans la coulisse.*

Eh sans doute !

R O M A R I N *à Rosalie.*

C'est sa voix : passez dans le cabinet. (*Rosalie passe
dans le cabinet.*)

S C E N E I V.

FRANKLIN , MÉLISSE , FERVIDOR ,
ROMARIN , HYACINTE.

FRANKLIN , *tenant Fervidor par la main.*

OUI , ma femme , c'est lui-même. (*à Romarin*) Ah !
mon ami , je suis le plus heureux des hommes , le plus
fortuné des pères. (*Il embrasse Fervidor.*) Ce cher en-
fant ! Allons , mon garçon , conte-leur ça , toi. (*à Roma-
rin*) Ecoutes , écoutes ; tu vas être enchanté.

F E R V I D O R *à Romarin.*

En te quittant , je suis allé , comme je te l'avais dit ,
à la Convention nationale , où j'avais rendez-vous avec
le Rapporteur du Comité de la Guerre. En traversant les
Tuileries , j'apperçois de loin mon père , fort agité &
parlant avec beaucoup d'action à un jeune citoyen.

F R A N K L I N.

C'était Germinal , brave garçon , bon patriote.

F E R V I D O R.

Je cours à mon père pour l'embrasser ; mais lui , me lançant un regard enflammé de colère & me repoussant avec vigueur ; que fais-tu ici ? me dit-il : où est ton poste ? pourquoi as-tu déserté tes drapeaux ? Fuis loin de moi , scélérat , ou crains que ma main ne hâte ton supplice. Surpris , interdit de cet accueil , je voulais parler ; mais ma voix expirait sur mes lèvres. Cependant le groupe qui s'était déjà formé autour de nous , augmentait sans cesse , & j'entendais des citoyens dire hautement : « C'est » bien fait ; il faut l'arrêter , le conduire au Comité. » D'autres ajoutaient : « Oui , oui ; c'est un déserteur , » un lâche. » Cet indigne mot m'a rendu toute mon énergie. « Citoyens , me suis-je écrié : ne jugez jamais » vos frères sans les entendre ; vous êtes tous dans l'er- » reur , & bientôt vous me rendrez justice. Et vous , mon » père , vous , qu'une fausse apparence a trompé ; mais » qu'un vrai patriotisme enflamme , daignez me suivre » & vous verrez si votre fils est indigne de vous. »

A ces mots , je prends mon père par la main & je perce la foule qui nous suit jusques à la porte de la salle.

F R A N K L I N à Romarin.

Ecoutes , écoutes.

F E R V I D O R.

L'Huissier prévient de mon arrivée le Rapporteur qui m'annonce au Président ; une acclamation générale est le signal de mon introduction dans l'Assemblée. J'entre , je traverse la salle au bruit des applaudissemens réitérés , & je me place à la barre , tenant toujours mon père par la main.

F R A N K L I N.

Je n'avais garde de le quitter.

F E R V I D O R.

« Citoyen soldat , me dit le Président , nous louons ton » courage , sans en être surpris ; la Patrie n'attend pas » moins de ses braves défenseurs ; ta modestie donne un

» nouveau prix à ta valeur ; viens en recevoir la récompense. »

Je dépose sur l'autel de la Patrie le drapeau que j'ai arraché des mains de l'ennemi, & j'approche du Président pour en recevoir le baiser fraternel. Les applaudissemens recommencent & me suivent jusques dans les bras de mon père qui m'arrose de ses larmes en me pressant contre son sein. O mes amis ! je ne conçois pas qu'on puisse survivre à de si doux momens.

F R A N K L I N.

Non, on n'en meurt pas ; car je sens que cette aventure m'a rajeuni de plus de dix ans.

H Y A C I N T E à Romarin.

Tiens, j'en pleure... & toi aussi ?

R O M A R I N, *embrassant Fervidor.*

Brave jeune homme ! brave jeune homme ! ah ! je donnerais mon sang, ma vie, pour que... (*se retenant*) pour que tous tes camarades pussent te ressembler.

F E R V I D O R *vivement.*

Gardes-toi d'en douter, mon ami ; est-il rien de plus beau que de vaincre ou de mourir pour sa Patrie ? C'est notre devise ; elle ne périra jamais ; mais avec votre permission, mon père, il y a cinq jours & cinq nuits que je n'ai pris de repos. Souffrez...

H Y A C I N T E.

Attendez, attendez ; je vais bassiner son lit.

F E R V I D O R *l'arrêtant.*

O ben, oui ! bassiner. Est ce que tu me prends pour un chanoine de l'ancien régime ? Eh ! si tu nous voyais donc en campagne, l'herbe en été, en hyver la paille ; oui, morbleu ! la paille : voilà le lit d'honneur ; notre sac nous sert de couffin ; une oreille dessus, & l'autre en l'air, toujours attentive au commandement ; & c'est ainsi qu'on devient robuste : c'est la vie du vrai soldat. Bon soir, mon père ; réjouissez-vous tous ; vive la joie & vive la République ! (*Il sort, Hyacinthe le suit.*)

S C E N E V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, EXCEPTÉ
FERVIDOR.

FRANKLIN.

BR A V O ! bravo ! ce cher enfant ! mais où donc est son frère ? (à Romarin.) As-tu vu Floréal , toi ?

ROMARIN à Franklin , haut.

Oui ! (bas.) J'ai à te parler.

FRANKLIN.

Qu'il sera fâché de n'avoir pas été témoin du triomphe de son frère ! Combien j'étais flatté ! combien j'étais fier de mes enfans ! En sortant j'entendais répéter de toute part : c'est lui , c'est ce volontaire qui a sauvé deux officiers , qui les a arrachés des mains des ennemis ; c'est lui qui a enlevé le drapeau prussien. Et l'autre ? disait-on , l'autre ? c'est son père : son père ! qu'il doit être content ! qu'il est heureux ! Ah ! ma femme , quelle joie pure ! quelle douce satisfaction ! cela doit te faire regretter de n'avoir pas d'enfans. Mais ce sont les miens ; ce sont les fils d'un homme qui te chérit ; ils te respectent , ils t'aiment autant que moi , & tu dois partager leur gloire , ma félicité.

MÉLISSE.

Oh c'est du fond du cœur.

FRANKLIN.

Je n'en doute pas , ma bonne amie ; dis-moi , Romarin , as-tu passé chez Raimond pour ce remboursement ?

ROMARIN.

Oui , & j'ai à te parler.

MÉLISSE à Franklin.

A propos , mon ami , je voudrais profiter des derniers temps de la belle saison & aller passer quelques jours à la campagne : je compte y aller demain matin.

C 3

FRANKLIN.

Demain ? cela n'est pas possible.

MÉLISSE.

Eh ! pourquoi ?

FRANKLIN.

Songes-tu donc que mon fils, & tous les deux, même, n'ont que deux jours à passer ici.

MÉLISSE.

Que deux jours ?

FRANKLIN.

Pas davantage ; & tu dois croire que la journée de demain sera employée à fêter, à régaler les amis qui viendront nous voir & nous féliciter. Et tu ne voudrais sûrement pas qu'en un si beau jour, un autre que toi fût chargé du soin de faire les honneurs de la maison.

MÉLISSE, avec contrainte.

Non, certainement ; c'est un devoir... c'est un plaisir trop précieux pour le céder à qui que ce soit au monde.

FRANKLIN.

Oh ! je te crois ; ainsi tu vois bien que nous n'avons pas trop de temps pour faire tout préparer : il est tard, & c'est pour demain. Va donc faire un petit détail de tout ce qu'il faut commander.

MÉLISSE.

C'est-à-dire, le menu ?

FRANKLIN.

Comment, le menu ? ah ! j'entends, vieux style ; eh non, ma femme, non ; du bon, du solide, & en abondance.

MÉLISSE.

Cela suffit. (*à part.*) Faisons prévenir Brumaire de ce contre-temps.(*Elle sort.*)

SCENE VI.

FRANKLIN, ROMARIN.

FRANKLIN.

LE menu, le menu ; elle conserve toujours une teinte de l'ancien régime : c'est une tache d'huile.

(à Romarin.)

Allons, mon ami, à nous deux : qu'as-tu à me dire ?
Eh mais ! tu pleures, je crois ?

ROMARIN.

Il est donc écrit qu'il n'y aura jamais de plaisir sans peines, de bonheur sans amertume !

FRANKLIN.

Que veux-tu dire ?

ROMARIN.

Tu te crois le plus heureux des hommes, tu mérites de l'être ; tu l'es même en ce moment.

FRANKLIN, inquiet.

Eh bien !

ROMARIN.

Pourquoi faut-il que je sois contraint d'empoisonner ta joie, de détruire ta félicité ?

FRANKLIN.

Explique-toi.

ROMARIN.

Te sens-tu assez de fermeté pour supporter le coup le plus terrible ?

FRANKLIN.

Oui, s'il ne frappe que moi ; mais s'il menace ma patrie, ma femme, mes enfans...

ROMARIN, avec force.

Eh bien !

C 4

FRANKLIN.

Tu me fais frémir ; mais n'importe , achèves & songes que je suis Républicain.

ROMARIN.

C'est à lui aussi que je vais parler : apprends que ta maison recèle des monstres.

FRANKLIN.

Des émigrés ?

ROMARIN.

Non ; des conspirateurs.

FRANKLIN.

Qui sont-ils ?

ROMARIN.

Brumaire.

FRANKLIN.

Je n'en suis pas surpris.

ROMARIN.

Ta femme.

FRANKLIN.

Ciel !

ROMARIN.

Et ton fils.

FRANKLIN.

Floréal ?

ROMARIN.

Lui-même : & je viens de dénoncer.....

FRANKLIN.

Malheureux ! qu'as-tu fait !

ROMARIN.

Mon devoir, oui, mon devoir, & le tien....

FRANKLIN.

Arrêtes ; j'en connais aussi-bien que toi toute l'étendue, toute la sévérité, &... je le remplirai ; oui, je le remplirai, dussé-je en perdre la vie. O mon fils ! mon cher fils !

R O M A R I N.

De qui parles-tu ?

F R A N K L I N.

Peux-tu le demander ? je n'en ai plus qu'un , c'est Fer-vidor ; c'est l'enfant de la patrie. Ah ! sans lui , que je ferais à plaindre ! Mais , mon ami , es-tu bien sûr... Puis-je croire... Ah ! pardonnez ; il est bien permis à un époux , il est bien naturel à un père de douter d'un si grand malheur.

R O M A R I N.

Le fait est vrai ; les détails t'en seront connus. Croyant ne pouvoir se passer de ma femme , ils l'ont mise dans leur confiance. Le frère de Brumaire est à la tête de la conspiration ; le cousin de ta femme , émigré depuis deux ans , est en correspondance avec elle ; sa cassette te dira le reste : mais c'est demain le jour marqué pour leur départ.

F R A N K L I N.

Je n'en puis revenir. Quelle horreur ! — Ils sont donc dénoncés ?

R O M A R I N.

Non ; mais pour te mettre , toi , ma femme & moi-même à couvert de tout soupçon de complicité , j'ai dit que je connaissais un projet de conspiration , & j'ai demandé d'être autorisé à en suivre la trame ; accordé.

F R A N K L I N.

Bien , mon ami , bien ; & tu n'as nommé personne ?

R O M A R I N.

Non.

F R A N K L I N.

Ecoutes-moi ; qu'on laisse entrer tous ceux qui se présenteront à la porte de la maison ; mais qu'on ne laisse sortir personne sans ma permission.

R O M A R I N.

Sois tranquille.

F R A N K L I N.

Que le portier aille sur le champ chercher Vendémiaire & qu'il l'emmène avec lui ; toi , reste dans sa loge & n'ou-

42 L'ÉPOUX REPUBLICAIN,
blies pas de laisser entrer tout le monde & de ne laisser
sortir personne.

ROMARIN.

Je t'en réponds sur mon honneur. (*Il fait un pas & revient.*) Mon ami, mon généreux ami, me pardonnes-tu les peines ?...

FRANKLIN, *vivement.*

Tu m'offenses, mon camarade ; je ne te pardonne pas, je te remercie.

SCENE VII.

FRANKLIN *seul.*

IL avait raison ; le coup est terrible ! Amour de la Patrie ! feu régénérateur des âmes timides, soutiens, embrâse la mienne ; elle a besoin de ton secours.

SCENE VIII.

FRANKLIN, HYACINTE.

HYACINTE.

CITOYEN !

FRANKLIN, *brusquement.*

Que veux-tu ?

HYACINTE.

Je n'ose te parler.

FRANKLIN.

Pourquoi ?

HYACINTE.

Tu as tant de chagrin en ce moment....

FRANKLIN.

Du chagrin ! oui, je dois en avoir. Oh ! ma chère Hyacinte, tu sçais si j'aimais ma femme ; tu sçais si le mal-

heureux Floréal... Mais il est inutile de m'attendrir... De quoi s'agit-il ?

HYACINTE.

Cette jeune personne que tu as vue ici avec ta femme...

FRANKLIN.

Eh bien ?

HYACINTE.

Elle demande à te parler.

FRANKLIN.

Où est elle ?

HYACINTE.

Là , dans ce cabinet ; elle n'a pas osé en sortir ; à cause de...

FRANKLIN.

Qu'elle vienne.

HYACINTE , à la porte du cabinet.

Viens , Citoyenne.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, ROSALIE.

FRANKLIN à Rosalie.

APPROCHES , approches ; ne trembles pas , à moins que tu ne sois coupable.

ROSALIE.

Si je le suis , c'est bien sans le sçavoir.

FRANKLIN.

Dépêches-toi ; je n'ai pas de temps à perdre.

ROSALIE.

J'ai tout entendu , je plains votre malheur & je dois le partager.

FRANKLIN.

Pourquoi ? quel intérêt ?...

ROSALIE.

Floréal....

FRANKLIN.

L'aimerais-tu ? serais-tu la complice d'un scélérat ?

ROSALIE.

Il ne l'était pas, lorsque....

FRANKLIN.

J'entends ; il t'a séduit ? trompé ? je n'en suis pas surpris ; un traître à son pays est capable de tout.

ROSALIE.

Je n'ai à rougir devant personne , & encore moins aux yeux de Floréal. Lui-même n'est jamais sorti à mon égard des bornes que lui prescrivait l'honneur & le devoir : je vous épargne des détails superflus ; apprenez seulement qu'étant restée à Valenciennes , lors de la prise de cette ville , je brûlais du desir de retourner en ma patrie. J'étais hospitalière , & obligée par état de parler aux chefs des ennemis. L'un d'eux ayant sçu que j'étais de Paris , & que j'avais été élevée dans le couvent dont votre épouse était Supérieure , se fit connaître à moi pour son parent & me promit de me faire délivrer un passeport , si je voulais me charger d'une lettre pour elle ; que ne peut l'espoir de revoir sa patrie ! Je consentis à me charger de sa commission & je partis en effet. A mon arrivée , mon premier soin a été de remettre le paquet à votre épouse ; mais si j'eusse sçu ce qu'il contenait....

FRANKLIN.

Et que contenait-il ?

ROSALIE.

C'est de Floréal que je l'ai sçu.

FRANKLIN.

Achevez ; que renfermait-il ?

ROSALIE.

Une correspondance criminelle entre Brumaire & les ennemis.

FRANKLIN.

Et ma femme trempait dans cette infâme correspondance !

ROSALIE.

C'est à elle que je l'ai remise.

FRANKLIN.

Et Floréal aussi ! lui ! mon fils !

ROSALIE.

Que ne lui ai-je pas dit pour le détacher de leur parti !
Je ne puis concevoir par quel charme Mélisse a pu
l'éblouir & le tromper : car il l'a été , j'en suis sûre.

FRANKLIN.

Par l'amour de l'or , ou par l'ambition , bien plus fu-
neste encore. Ame lâche !

ROSALIE , *vivement.*

Non ; il chérissait l'honneur plus que la vie : mais s'il
vous craint , il vous aime encore plus ; parlez-lui , de
grace : au nom du ciel , daignez le voir. (*Mouvement
d'indignation & de refus de la part de Franklin.*) Vous êtes
son père ; il est faible , vous devez venir à son secours.
Séduit , trompé par une femme artificieuse , il peut encore
entendre le langage de la raison. Elle est si puissante dans
la bouche d'un père ! la voix de la nature a tant de pou-
voir sur une ame sensible ! la sienne ne vous résistera pas.
Ah ! croyez qu'en le rendant à lui-même , vous le rendrez
à la vertu.

FRANKLIN.

Bien des degrés conduisent à la vertu , mais elle a des
bornes prescrites , & quand on n'a pu les franchir , on n'y
rentre jamais ; non , jamais. C'est ainsi que doit penser
tout honnête-homme , tout vrai Républicain. Quant à Flo-
réal , si vous l'aimez encore , je vous plains ; mais je ne le
plains pas. M'avez-vous dit la vérité ? osez-vous l'affirmer ?

ROSALIE.

Au péril de ma vie , s'il le faut.

FRANKLIN.

C'en est assez ; vous n'avez rien à craindre ; restez ici ;
je vous répons de tout. (*à Hyacinte.*)

Vas dire à Mélisse de descendre , & pendant qu'elle sera
ici , voilà les doubles-clefs de toutes ses armoires , (*Il lui*

46 L'ÉPOUX REPUBLICAIN,
*donne un trousseau de petites clefs.) dans l'une d'elles , tu
trouveras une cassette....*

HYACINTE.

Oh! je la connais bien ; je sçais où elle est.

FRANKLIN.

Tu me l'apporteras....

MÉLISSÉ , *dans la coulisse.*

Que veut dire cela ? mais c'est incroyable.

FRANKLIN.

C'est elle que j'entends.

ROSALIE , *effrayée , à Franklin.*

Permettez-moi de me retirer.

FRANKLIN *à Rosalie.*

Rentrez dans ce cabinet. (*à Hyacinte.*) Et toi , cours
où je t'ai dit.

S C E N E X.

FRANKLIN, MÉLISSÉ.

MÉLISSÉ *en entrant.*

COMMENT donc ! mais c'est une vraie inquisition.

FRANKLIN.

De qui vous plaignez vous ?

MÉLISSÉ.

De votre Romarin , qui , je ne sçais pourquoi , fait
aujourd'hui l'office de portier. J'envoyais le petit bon-
homme en commission , & il a refusé de lui ouvrir la
porte : je suis descendue moi-même , & il m'a parlé d'un
ton... Voilà ce que c'est aussi que de faire comparaison
avec ses valets.

FRANKLIN , *avec force.*

Des valets ! il n'y en a plus en France : je ne connais
que des Citoyens utiles qui nous prêtent leurs soins &
leurs secours ; nous devons les reconnaître par des égards

& des dédommagemens proportionnés à leurs bons offices.
Ceux-là sont nos vrais domestiques, nos véritables amis.

MÉLISSÉ, *avec dédain.*

Nos amis ?

F R A N K L I N.

Oui, nos amis. Ne leur confions-nous pas notre repos, notre fortune, notre vie? Que ferions-nous davantage, que confierions-nous de plus à ces prétendus amis de la maison qui?... Au surplus, s'il a refusé d'ouvrir la porte, c'est par mon ordre.

MÉLISSÉ, *très-étonnée.*

Eh pourquoi cette consigne ?

F R A N K L I N.

C'est qu'il est temps que je sçache ce qui se passe dans ma maison; c'est qu'il est temps que je veille sur tout ce qui m'environne.

MÉLISSÉ, *effrayée, puis se contenant.*

(*A part.*)

Serait-il instruit ? (*haut.*) Est-ce une nouvelle preuve de la liberté ?

F R A N K L I N.

Rien ne gêne les gens honnêtes : il n'y a que les mal-intentionnés qui craignent les surveillants... & vous devez m'entendre.

MÉLISSÉ, *même jeu.*

(*A part.*)

Observons-nous. (*haut.*) Quel ton ! quel discours ! ah ! mon ami ! est-ce bien à moi qu'il s'adresse ?

F R A N K L I N.

A vous-même ; & sans chercher de détours, je vous annonce que vous, Floréal & Brumaire, vous êtes déclarés suspects. Or, comme je dois répondre de ce qui se passe dans ma maison, la porte en est fermée, afin que personne ne puisse s'évader.

MÉLISSÉ.

Moi ; suspecte ? moi, mon ami ? votre épouse !...

F R A N K L I N, *avec indignation.*

Votre ami ? non, je ne le suis plus ; je ne rougis que

trop de l'avoir été. Toi, mon épouse ! être vil, être sans pudeur ! Peux-tu profaner ce nom sacré, ce nom d'épouse ? Toi, la femme d'un vrai citoyen ? d'un défenseur de la Patrie ? non, tu ne l'es pas ; tu n'as jamais été digne de l'être.

M É L I S S E , *rage concentrée.*

Eh bien ! si je ne suis plus votre femme, de quel droit osez-vous m'interroger ?

F R A N K L I N .

Du droit que la vertu doit donner sur le crime.

M É L I S S E .

Sur le crime ? ô ciel ! est-ce bien vous qui me parlez, vous ? est-ce une feinte, une épreuve pour connaître jusqu'où peut aller ma tendresse pour toi ? En quoi s'est-elle jamais démentie ? Ah ! Franklin ! si vous voulez rompre les liens qui nous unissent, il est d'autres moyens que la loi autorise : quelque cruelle que me puisse être notre séparation, j'aime mieux y consentir, oui ; si c'est un divorce que vous demandez, pourquoi chercher de vains prétextes ? pourquoi m'accabler d'injures ? Vous avez fait les loix, cruels que vous êtes, profitez-en, abusez-en, mais ne nous outragez pas.

F R A N K L I N .

O moines perfides ! prêtres scélérats ! que voilà bien le langage de votre race infernale ! Est-ce donc l'outrager que de te rendre justice ? mais il m'est facile de te confondre ; dis-moi, si tu l'oses, ce que renferme cette cassette que tu dérobes avec tant de soin à mes regards, & dont une aveugle confiance, une fausse délicatesse m'empêchèrent toujours de prendre connaissance.

M É L I S S E .

Quoi ! c'est là l'objet de vos soupçons ?... de vos emportemens ? que n'avez-vous commencé par me faire cette demande ! vous m'auriez épargné bien des peines, & à vous, bien des regrets.

F R A N K L I N .

Verbiage inutile. Point de mots.

M É L I S S E ,

DRAME PATRIOTIQUE. 49

MÉLISSE, *peinée & embarrassée.*

Vous me forcez à vous faire un aveu bien pénible, un aveu qui ne devait sortir de mon sein qu'avec ma vie... Je vais trahir pour vous les sermens les plus solennels. Ce sont des secrets....

FRANKLIN.

Point de secrets pour la République : son salut dépend de la publicité. Au fait, cette cassette ?...

MÉLISSE.

Eh bien ? cette cassette renferme les titres de ma famille inconnue en ce pays.

FRANKLIN.

Des titres ? prétentions jadis ridicules, à présent criminelles.

MÉLISSE.

Elle renferme des effets précieux, qui m'ont été confié par des ames pieuses, pour les rendre à leurs vrais propriétaires.

FRANKLIN.

C'est un vol de les garder.

MÉLISSE *avec mystère s'approchant de lui.*

Enfin elle renferme des sommes considérables données au monastère pour en rétablir les bâtimens, & je vous remettrai...

FRANKLIN *brusquement.*

Ces sommes appartiennent à la République. Est-ce tout ?

MÉLISSE.

Oui, mon ami.

FRANKLIN.

Et votre correspondance avec votre frère ? celle de Brumaire.... Vous vous troublez. (*Il appelle.*) Hyacinte : (*Hyacinte paraît, lui remet la cassette & sort.*)

MÉLISSE *à part.*

Je suis perdue.

FRANKLIN *pose la cassette sur le secrétaire.*

La voilà cette cassette.

D

M É L I S S E.

O ciel ! mon ami !... Franklin , qu'allez - vous faire ?
s'il vous reste quelque amitié pour moi , quelque pitié....
(*Elle se jette à ses genoux.*) Je tombe à vos genoux.

F R A N K L I N *la regardant.*

Que le crime est lâche ! qu'il est rampant ! mais....

M É L I S S E *suppliant.*

Si vous l'ouvrez , craignez tout de mon désespoir.

F R A N K L I N , *il ouvre la cassette.*

Crois-tu m'effrayer par tes cris ? m'attendrir par tes
larmes ? (*tirant de la cassette un poignard.*) un poignard !

M É L I S S E *l'attrant avec force.*

Franklin ! Franklin !

F R A N K L I N *la repousse sur un fauteuil.*

Laisse-moi.

M É L I S S E.

Ciel ! (*se relevant avec force*) & tu es un homme ! & tu
as aimé ! non , tu n'es qu'un tigre , altéré de sang , un
monstre incapable du moindre sentiment d'humanité !
Eh , quel mal t'ai-je fait pour vouloir me donner la mort ?
il est vrai que j'ai voulu me sauver , échapper aux hor-
reurs dont je suis environnée ; mais ai-je attenté sur tes
jours ? si tu ne m'aimes plus , laisse-moi fuir ; que t'importe
où je traînerai ma funeste existence ? ah ! s'il te reste encor
quelque sensibilité , souviens-toi du serment tant de fois
répété de m'aimer toujours , de donner ta vie pour con-
server la mienne ; je ne te demande pas un si grand sa-
crifice ; mais interroge ton cœur , & dis-moi , pourrais-tu
voir sans frémir ta malheureuse épouse ; celle que tu as
tant aimée , que tu aimes peut-être encore ; périr au mi-
lieu.... Ciel ! quoi ! pour prix de mes soins , de ma ten-
dresse ; c'est toi , Franklin , c'est toi qui m'arrache la
vie. (*Elle tombe dans le fauteuil.*)

F R A N K L I N *ému malgré lui.*

Malheureuse ! qu'as-tu fait ?

M É L I S S E *se relevant.*

Tu t'attendris : ah ! mon ami !

FRANKLIN.

Oui, je gémis sur ton sort, sur celui d'un enfant...
Mais ma vertu l'emporte sur ma douleur; oui, je rougis
d'un instant de faiblesse. O mon pays! ô ma Patrie! j'ai
juré de verser mon sang pour la cause de la liberté; je
suis prêt à le répandre, & j'épargnerais vos ennemis!
non, jamais.

MÉLISSE.

Eh bien, père cruel, nouveau Brutus, *Consiste*
baigner dans celui de ton fils? cet exemple...

FRANKLIN *avec fermeté.*

L'homme de bien n'a pas besoin d'exemple pour faire
son devoir; il ne consulte que son cœur: je ne puis te
tromper; ta mort est certaine; mais si tu crains l'infamie,
ose te punir: tiens. (*Il prend le poignard dans la cassette & le lui présente.*)

MÉLISSE *prend le poignard, regarde Franklin, & se jette du côté opposé à Franklin.*

Non, je ne veux pas te priver du plaisir de m'avoir livrée
toi-même à mes bourreaux.

FRANKLIN.

Oui, je m'en ferai gloire, oui...

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS; BRUMAIRE.

BRUMAIRE.

QUE vois-je? Franklin, mon ami!

FRANKLIN *le repoussant, va fermer la cassette.*

Retire-toi, perfide.

BRUMAIRE *interdit.*

Comment!

MÉLISSE *à Brumaire.*

Tout est découvert, ma cassette est en son pouvoir.

BRUMAIRE.

Ciel! (*d. Franklin de sang-froid*) tu sçais tout? quel est ton dessein?

FRANKLIN.

Peux-tu le demander? oses-tu croire que je balance entre mon pays & des scélérats?

BRUMAIRE.

Veux-tu m'entendre?

FRANKLIN.

Oui, si c'est pour connaître tes complices...

BRUMAIRE.

Laisse-moi parler, & quand tu m'auras entendu, tu prendras ton parti.

FRANKLIN *vivement, puis se modérant.*

Mon parti?... Parle, oui, je sens que je dois t'écouter.

BRUMAIRE.

Il est vrai que ta femme, ton fils & moi, avons formé le projet de partir; mais s'éloigner de sa patrie est-ce donc là trahir?

FRANKLIN *avec force.*

Oui, quand on peut la défendre ou mourir pour elle, quand on peut.... Parle, parle, je ne t'interromprai plus.

BRUMAIRE.

Laissons les grands sentimens, les intérêts des autres, & ne songeons qu'à nous. Que t'a produit cette liberté si vantée? compte tous les sacrifices que tu as faits, songe aux dangers qui te menacent: le sort des armes est douteux; qui sçait si les Puissances...

FRANKLIN *se contenant à peine.*

Achève, crois-moi, achève.

BRUMAIRE.

Eh bien? je finis en deux mots: cette cassette contient trois millions, oui, trois millions. Partage & fais-toi, partage; (*Franklin veut sortir*) arrête ou tu es mort. (*Il met la main sur la garde de son épée sans la tirer; Métisse lui tient le bras.*)

FRANKLIN.

Frappe, scélérat, tue-moi avant de douter de mon

honneur ; tu ne peux éviter le sort qui t'attend, toi, tes complices ; vous êtes tous cernés , la main de la loi s'appesantit sur votre tête ; mets le comble à tes forfaits , en immolant l'homme de bien qui vous livre à la justice. Frappe.

BRUMAIRE, *bas*, à Mélisse.

Je voulais l'effrayer, sa fermeté m'épouvante.

(*A Franklin.*)

Quoi ! la mort de ta femme , de ton fils ?...

FRANKLIN.

N'est rien pour moi, dès qu'ils l'ont mérité. Apprends ce que c'est qu'un véritable Républicain ; & avant de recevoir le châtement qui t'est dû , ressens d'avance les regrets de ne l'avoir pas été ; vois les liens sacrés qui nous unissent ; l'unité , l'égalité , la fraternité en ont ferré les nœuds ; ils sont indissolubles ; leur force est l'indivisibilité. Vois ces millions de bras armés pour notre liberté, & compare-les, si tu l'oses, ces hordes mercenaires, ce ramas d'êtres obscurs, que des tyrans foudroyent pour défendre les fers dont ils sont enchaînés ; malheureux, tu avais le bonheur d'être Français, tu pouvais être libre, tu l'avais juré, & tu veux être esclave ? disparais du sol de la liberté.

MÉLISSE.

(*Elle serre la main de Brumaire, passe devant lui, & va à Franklin qu'elle attire un peu vers le bas du théâtre.*)

MÉLISSE à Franklin,

Je conviens de mon crime ; mais il me reste une grâce à vous demander.

FRANKLIN.

A moi ! les tyrans faisaient grâce, parce qu'il leur fallait des esclaves ; les loix n'en ont pas besoin.

(*Mélisse fait un signe de l'œil à Brumaire d'emporter la cassette.*)

Achievez & n'espérez pas....

(*Franklin s'aperçoit du signe d'intelligence, & en se retournant il voit Brumaire emportant la cassette ; il la lui arrache.*)

Traître, tu ne l'auras qu'avec ma vie.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, ROSALIE, FERVIDOR,
HYACINTE, QUATRE GENDARMES.

BRUMAIRE *passe du côté de Mélisse & tire l'épée sur
Franklin.*

AH! c'en est trop ; il faut...

HYACINTE, ROSALIE *ensemble, & se mettant
devant Franklin.*

Ciel!

FERVIDOR, *entrant, à Brumaire.*

Arrête, malheureux ! ta mort... (*Il tire son sabre sur
Brumaire.*)

FRANKLIN *arrête son fils.*

Non, mon fils, remets ce fer ; il ne mérite pas de mourir de ta main ; c'est au supplice seul.....

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, VENDÉMAIRE,
ROMARIN.

ROMARIN *à Franklin.*

FRANKLIN, voilà....

FRANKLIN *à Vendémiaire.*

Fonctionnaire public, je te dénonce ce traître qui ose se dire mon ami pour me tromper ; je te dénonce cette femme, qui ne voulut être la mienne que pour me déshonorer. Je te....

MÉLISSE *à Franklin.*

Va, je vois mon sort ; mais je te laisse plus à plaindre que moi : tu vivras dans les regrets & je mourrai vengée.
(*Elle sort ; les gardes la suivent, ainsi que Brumaire.*)

FRANKLIN à Vendémiaire, avec force.)

Citoyen, voici les témoins de leur crime ; (montrant Rosalie & Hyacinte.) cette cassette en contient les preuves les plus authentiques : mais ce n'est pas tout encore ; (avec peine.) je te dénonce mon fils....

VENDÉMIAIRE, fortement.

Ton fils !

FERVIDOR, de même.

Floréal ! mon frère !

SCÈNE XIV & dernière.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, FLORÉAL.

GERMINAL, arrivant, tenant Floréal par la main.

FLORÉAL ? arrête, Franklin, ton fils n'est point coupable.

FRANKLIN, surprise mêlée de joie.

Quoi !

GERMINAL.

Daignes l'entendre, & tu vas juger.

FRANKLIN.

Il n'est point coupable !

FLORÉAL.

Non, mon père (à son frère.) non, mon ami. Des monstres m'ont voulu tromper & n'ont pu me séduire. Je leur avais confié mon amour pour Rosalie, mon desir de rentrer avec mes camarades dans le pays ennemi pour l'arracher à l'esclavage ; ils crurent pouvoir profiter d'un moment d'impatience & de faiblesse pour me révéler leurs horribles complots ; ils me mirent dans la cruelle alternative d'être leur dénonciateur ou leur complice ; je n'aurais pas hésité ; mais percer moi-même le cœur d'un père en lui annonçant qu'une épouse criminelle.... je n'osais, je ne pouvais m'y résoudre ; je feignis cependant de me prêter à leurs projets pour les mieux connaître & en ar-

rêter le cours ; mais jeune , sans expérience , j'avais besoin de conseils. Je cours chercher Germinal ; où le trouvai-je ? au milieu des pères de la Patrie , discernant à mon frère des honneurs si bien dûs à son courage. (*à son frère.*) Oui , mon ami , je les ai vus ; mon cœur a partagé ta gloire & ton triomphe. Cet exemple me rend toute ma fermeté ; je fais un aveu sincère à Germinal. (*à Franklin.*) Vous connaissez ses principes , son ame ? « Il n'y a pas à balancer , me dit-il ; la pitié qui s'arrête sur des scélérats est un crime. » Ces mots sont un trait de lumière ; je l'embrasse avec transport , & je viens déposer ce fatal secret dans le sein d'un père , gémir de sa douleur , jouir de sa vertu & partager son désespoir.

FRANKLIN à Floréal.

Insensé ! un moment plus tard & tu recevais le prix d'un coupable silence.

(*Vendémiaire fait signe d'emmener les coupables ; puis il s'avance de Franklin.*)

VENDÉMIAIRE à Franklin.

Brave citoyen... ta vertu...

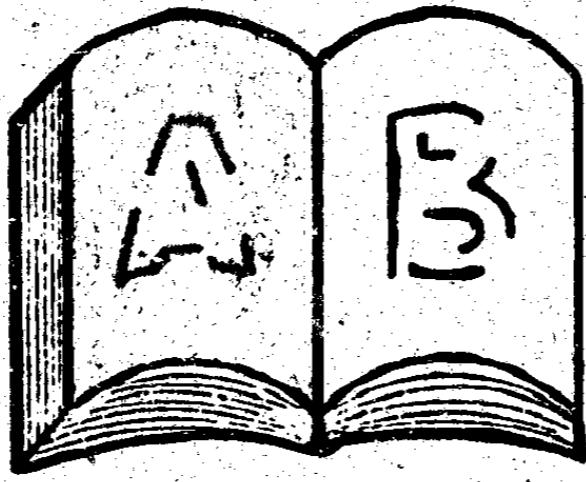
FRANKLIN , modestement à Vendémiaire.

Point d'éloges : je n'ai fait que mon devoir. (*à Floréal.*)

Floréal , plus de légèreté ; les enfans de la Patrie doivent tous être des hommes ; marches sur les traces de ton frère , de nos braves défenseurs ; rends-toi digne des sentimens purs de cette généreuse citoyenne. (*montrant Rosalie.*) Et toi , Germinal , ce n'est pas d'aujourd'hui que je rends justice à ta vertu ; tu m'as rendu mon fils , & ma fille t'est chère ! sois mon gendre & mon ami ; réunissons nos deux familles , n'en faisons plus qu'une , & que le cri de notre ralliement soit toujours : Périr les tyrans ! Vive la République !

F I N.

MICROGRAPHIE LE 6/03/1975



**Contraste insuffisant ou
différent, mauvaise qualité
d'impression**

**Under-contrast or different,
bad printing quality**